
CE QUE PERSÉVÉRER VEUT DIRE POUR DE JEUNES AUTOCHTONES INSCRITS AUX ÉTUDES SUPÉRIEURES

Le premier Colloque sur la persévérance et la réussite scolaires chez les Premiers Peuples fut l'occasion pour de nombreux intervenants du monde de l'éducation d'écouter, de présenter et d'échanger sur différents programmes et différentes mesures de soutien sur le sujet, ainsi que de connaître d'intéressants résultats de recherche dans le domaine. Une activité un peu différente de l'ensemble de la programmation s'est toutefois déroulée au dernier matin du colloque alors que la conférence d'ouverture de la journée a dû être modifiée, puisque celle prévue à l'origine fut annulée la veille. Des membres du comité scientifique se sont alors réunis d'urgence afin de trouver une solution de remplacement, et il fut décidé d'inviter sur scène quelques étudiants autochtones inscrits au collège ou à l'université, et donc considérés comme des « persévérants », afin qu'ils viennent témoigner de leur parcours de vie, de l'enfance aux études supérieures. L'idée était en quelque sorte d'inverser la logique de communication jusque-là établie dans le colloque, et de donner la parole aux acteurs dont on était venu s'entretenir, après avoir écouté les intervenants et les chercheurs. La rencontre s'est déroulée sous la forme d'un groupe de discussion, animée par l'un des responsables scientifiques du colloque qui s'est chargé de soumettre quelques thèmes de discussion en censurant le moins possible les échanges, et en distribuant équitablement le temps de parole.

La démarche était assez audacieuse, car il fallait en quelques heures trouver des étudiants autochtones intéressés à participer à l'activité parmi ceux inscrits au colloque, les préparer à la rencontre qui allait se dérouler le lendemain matin, espérer qu'aucun d'entre eux n'ait d'imprévu et qu'ils puissent tous y participer, puis élaborer quelques thèmes de discussion pour la rencontre en regard de la thématique du colloque. Ceux qui ont assisté à cet échange peuvent témoigner aujourd'hui d'un résultat inespéré. Non seulement les étudiants se sont tous présentés (certains ont même dû demeurer à l'écart du plateau de discussion), mais ils ont été d'une éloquence et d'une limpidité authentiques. Ce que persévérer veut dire pour ces jeunes autochtones qui ont atteint le niveau des études supérieures, ils l'ont clairement expliqué, mieux que n'importe quelle étude sur le sujet ne l'aurait fait. Ils ont ressassé des souvenirs douloureux de leur enfance, leurs erreurs, leurs bons coups. Ce qui a frappé d'emblée : leur honnêteté, leur lucidité, leur détermination, la transparence dont ils ont fait preuve à propos de leurs maux, de leur détresse, de leurs peines, de leurs inquiétudes, mais aussi de leurs espoirs, de leurs moments de bonheur, du plaisir de présenter les belles éclaircies de leur histoire personnelle souvent douloureuse.

Devant une assistance de plus de 150 personnes, ce groupe de « jeunes sages » composé de cinq femmes et de deux hommes, affichant avec fierté une identité autochtone indéniable, a rendu palpable le chemin de la persévérance sous tous ses angles. Avec des propos directs, des descriptions fluides, des exemples concrets, ils nous ont expliqué ce que persévérer veut dire. Cas de figure évocateur parmi d'autres : la présence d'un enfant joviale et à l'aise aux côtés de sa mère, permettant aux participants de saisir toute la complexité et la beauté de leur parcours scolaire... et de vie. Voici donc un aperçu, de notre point de vue, des éléments qui ont émergé de cet événement unique, touchant et inspirant!

Prendre le bâton de la parole

Alors qu'on les décrit souvent comme timides et laconiques, on aurait dit que les jeunes sur le plateau attendaient simplement qu'on leur propose le bâton de parole pour s'exprimer longuement et librement. D'entrée de jeu, ce qui a peut-être étonné le public, c'est l'éloquence des jeunes ainsi que leur désir et leur plaisir de parler, de raconter les choses telles qu'elles sont, de narrer leur histoire personnelle, dont on finissait toujours par saisir, au fur et à mesure des témoignages de chacun, le fil

conducteur d'un peuple désireux de s'en sortir. Si chaque jeune a décrit un itinéraire de vie spécifique l'ayant conduit aux études supérieures, on pouvait aisément en déduire au bout du compte une conviction commune : la porte d'entrée vers l'émancipation des individus et des peuples passe inexorablement par l'éducation, et c'est le chemin qu'ils avaient choisi de prendre pour eux, pour leurs enfants (actuels ou futurs), pour leurs parents et ancêtres, pour leur communauté.

Pendant cette heure et demie intense, ils se sont exprimés dans un français plus que respectable même s'il s'agissait pour la plupart de leur langue seconde, avec l'intonation unique de leur accent particulier et en affichant une sérénité exceptionnelle. L'aisance déconcertante et la dignité avec lesquelles ils mettaient à nu leur histoire de vie dans des contextes communautaires et familiaux pour le moins précaires créaient d'ailleurs au sein de l'auditoire une ambiance à couper le souffle. Provenant de différentes communautés attikameks et innues, ils ont notamment illustré les difficultés rencontrées pour en arriver à parler et à écrire une deuxième langue et à se scolariser majoritairement dans celle-ci, puis à effectuer des études supérieures en étant linguistiquement et culturellement minoritaires. Aujourd'hui, s'ils sont fonctionnels dans les deux langues et, dans une certaine mesure, dans les deux cultures, ils ont à cœur de renforcer leur identité et de se rapprocher de leurs origines. C'est sans étonnement qu'on les entendra dire : « Je suis fier d'être autochtone; je suis fière de ce que je suis. »

D'abord, la persévérance des... parents

Lorsqu'on leur a demandé de nous expliquer pour quelles raisons eux avaient persévéré jusqu'aux études supérieures alors que la plupart de leurs amis ne l'avaient pas fait, ils ont été unanimes à mettre d'abord en avant-plan le rôle de leurs parents (ou de leurs grands-parents, ou de leurs proches significatifs). « Au fond, c'est ma mère qui a persévéré pour que je finisse mon secondaire, c'est pas moi », dira avec un humour plein de sens l'un des deux garçons sur le plateau.

Des parents qui réveillent, parfois avec insistance, leurs enfants, qui les poussent, qui les motivent et qui se rendent même jusqu'à l'autobus avec eux! C'était l'unanimité : le soutien parental a été déterminant pour eux, à tout moment de leur cheminement. Dans la salle, plusieurs personnes souriaient, acquiesçaient de la tête, en accord avec ces jeunes sages, car ils disaient ici une vérité universelle : le soutien et l'encouragement des parents en éducation sont fondamentaux pour la persévérance et la réussite scolaires des jeunes. Ce qu'il y avait peut-être de particulier, c'est que plusieurs ont aussi parlé de l'inspiration qu'ont représentés les aînés, en prolongement du soutien parental direct, comme facteur important d'encouragement et de persévérance.

Une estime de soi à construire et à maintenir

Ce qui est également ressorti fortement des témoignages, c'est le grand effort que les étudiants autochtones doivent continuellement déployer pour conserver, construire et même reconstruire une bonne estime de soi face aux nombreux obstacles à surmonter pendant leurs études. Au-delà de la nécessité d'aller à l'école et d'y rester, il y a cette valorisation identitaire à maintenir lorsque des épreuves de toutes sortes surviennent. Notamment, des jeunes se sont dits atteints par des propos intimidants ou discriminatoires à l'école, bien que cela ne semblait pas majoritaire, ou en tout cas omniprésent. D'autres jeunes ont mentionné des moments de décrochage pour reprendre leur souffle ou prioriser leur famille, ou encore la

nécessité de débroussailler une identité : leur identité. Cette construction, ou cette reconstruction, rend plus fort, plus solide, et ces jeunes l'ont bien compris et exprimé. Cependant, ils ont aussi insisté pour rappeler que les lieux et les programmes institutionnels de soutien pédagogique et social, lorsqu'ils arrivent au collège ou à l'université, sont déterminants dans leur chemin vers la réussite.

Trouver un équilibre entre deux mondes

Outre la fierté associée à leur identité et leur grand désir de préserver et de défendre leur culture, ces jeunes se sont montrés ouverts aux autres, à leur environnement et à l'entourage. Ils ont su cohabiter avec les autres étudiants malgré certaines barrières culturelles ou linguistiques. Parfois un peu intimidés, craignant des réactions négatives, manquant d'assurance, ils avouent eux-mêmes ne pas toujours faire les premiers pas vers leurs collègues allochtones. Ils ont tenté des rapprochements, par des conversations spontanées et des collaborations lors de travaux en équipe, mais cela ne s'est pas toujours fait sans heurts. La difficulté d'étudier dans une langue seconde est aussi ressortie comme un grand défi de la persévérance; il s'agit d'un aspect majeur sur le plan des compétences à maîtriser pour réussir.

Des remèdes particuliers à la douleur

Sur les plans personnel et psychodéveloppemental, certains ont admis sans hésitation faire la fête plus souvent que le raisonnable, par nécessité psychologique, et même consommer des substances psychotropes avec excès. La toxicomanie avouée est ici présentée comme une béquille parfois nécessaire, qui met un peu de baume sur des souvenirs douloureux d'enfance qui persistent. Conscients de ces problèmes, certains des jeunes ont affirmé haut et fort que ce combat était presque terminé pour eux ou à tout le moins contrôlé. Ce moment révélé devant tout un chacun a permis de saisir la nature même de plusieurs jeunes autochtones persévérants : des êtres colorés de fragilité, de blessures profondes, de forces innées, de potentiel prometteur, tout cela les amenant à trouver un équilibre de vie particulier, iconoclaste, les conduisant éventuellement aux portes de la résilience. Personne n'oubliera la tristesse dans leurs propos lorsqu'ils ont rappelé les morts tragiques de proches, voire leur suicide, pour bien contextualiser leurs souffrances passées et actuelles.

Persévérer pour ses enfants

On le sait, dans le monde occidental en général et au Québec en particulier, la décision d'avoir un enfant se prend de plus en plus tardivement chez les couples, car cela est considéré comme incompatible avec la volonté de poursuivre des études supérieures et de bien s'ancrer dans une profession. Chez les Autochtones, il faut approfondir l'analyse de cette relation logique qui nous semble à priori aller de soi. En fait, si au départ, une telle situation ne favorise évidemment pas la fréquentation scolaire, d'autant que les jeunes femmes autochtones ont souvent leur premier enfant dès l'adolescence, il semble que cela devient plus tard un puissant générateur de motivation au retour à l'école et un élément important de persévérance. La jeune maman, qui a souvent vécu une adolescence difficile, souhaite à tout prix éviter le même sort à son enfant, et dans un souci de devenir pour lui un modèle positif, choisit de persévérer jusqu'à l'obtention d'un diplôme d'études supérieures; elle vise à occuper un emploi correspondant au diplôme obtenu, et ainsi susciter chez son enfant l'admiration, la fierté et le goût de

suivre ses traces. Ainsi, de façon nette dans les témoignages des jeunes femmes du groupe, nous avons perçu leur volonté de poursuivre des études supérieures comme un combat mené pour les enfants, leurs enfants! Cela nous amène à dire que s'il est bien entendu judicieux de sensibiliser les jeunes mères aux risques et aux conséquences d'une maternité précoce, tout autant d'énergie et de moyens devraient servir à leur offrir des conditions d'accompagnement parental qui leur permettent de fréquenter l'école tout en étant jeune mère, l'un n'allant pas nécessairement contre l'autre.

Réussir à sa façon

Les jeunes Autochtones sur le plateau étaient manifestement fiers d'avoir atteint les études supérieures, cela étant déjà pour eux un élément important de réussite sociale. Pour bien saisir la profondeur du sentiment qui les habitait lorsqu'ils en parlaient, il importe ici d'ouvrir une parenthèse sur ce que représente pour eux la réussite scolaire. Déjà fort heureux d'être acceptés dans un programme d'études supérieures, avec tout ce que cela comporte de démarches et d'efforts dans le contexte socioculturel qui les concerne (et n'oublions pas qu'ils proviennent souvent de communautés très éloignées des grands centres), ils ont d'abord le souci de s'adapter progressivement à leur nouvelle réalité d'étudiant. Ils ne sont pas très préoccupés par la performance dans les cours qu'ils suivent et ne sont pas traumatisés par un échec éventuel. Dans leur tête, ce n'est pas un gros drame si cela se produit, et ils auront la patience de recommencer le cours si nécessaire. Ils ont choisi de faire un pas vers l'intégration relative au monde de la société dominante, et sont reconnaissants envers l'institution d'éducation supérieure qui les accueille, ainsi qu'envers les divers intervenants qui les accompagnent à chacune des étapes. Plusieurs ont clairement mentionné le soutien fondamental d'enseignants et de professionnels particuliers, tant allochtones qu'autochtones, qui les ont encouragés sans relâche et ont cru en eux depuis qu'ils sont aux études. On a d'ailleurs ressenti beaucoup de fierté, de bien-être et de satisfaction chez les jeunes sur le plateau lorsque, à plusieurs reprises, l'auditoire (composé notamment d'intervenants et d'enseignants) applaudissait spontanément avec chaleur les propos qu'ils tenaient sur des éléments marquants de leur vie ou qui témoignaient de leur courage.

En guise de conclusion

En conséquence de ce qui précède, il apparaît important que les gestionnaires administratifs et pédagogiques des institutions qui les accueillent soient sensibles au fait que la durée des études n'a qu'une importance relative à leurs yeux. Ils vont à leur rythme et tentent tant bien que mal de s'adapter aux exigences de production des études supérieures. Ils font des efforts pour respecter les délais prescrits pour la remise des travaux et la présence aux cours, mais cela n'est généralement pas habituel pour eux. Ils ne sont pas non plus dans un esprit de compétition et de performance. Aussi, il faut être vigilant et bien mesurer les conséquences pour eux d'éventuelles sanctions des études quant à certains écarts par rapport aux balises institutionnelles habituelles. Exclure l'étudiant autochtone d'un programme signifiera sans doute pour lui la fin de sa longue et laborieuse démarche d'adaptation et d'intégration à la société québécoise. Et dans les circonstances, cela pourrait affecter ou influencer la démarche d'intégration de toute une famille, voire d'une communauté.